

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Lectures déçues

Assar-Mary Santana, *Récit de la saleté en attendant un bon bain* (traduit de l'espagnol par Suzanne Grenier), Montréal, Remue-ménage, 1998, 120 p.

Lise Lacasse, *L'échappée*, Montréal, Triptyque, 1998, 214 p.

Alain Borgognon, *Dérapages*, Montréal, VLB, 1998, 176 p.

Julie Sergent

Number 92, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (1998). Review of [Lectures déçues / Assar-Mary Santana, *Récit de la saleté en attendant un bon bain* (traduit de l'espagnol par Suzanne Grenier), Montréal, Remue-ménage, 1998, 120 p. / Lise Lacasse, *L'échappée*, Montréal, Triptyque, 1998, 214 p. / Alain Borgognon, *Dérapages*, Montréal, VLB, 1998, 176 p.] *Lettres québécoises*, (92), 26–27.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Assar-Mary Santana, *Récit de la saleté en attendant un bon bain* (traduit de l'espagnol par Suzanne Grenier), Montréal, Remue-ménage, 1998, 120 p., 15,95 \$.

Lise Lacasse, *L'échappée*, Montréal, Triptyque, 1998, 214 p., 20 \$.

Alain Borgognon, *Dérápages*, Montréal, VLB, 1998, 176 p., 19,95 \$.

ROMAN
Julie Sergent

Lectures déçues

Dérápages, *L'échappée*, *Récit de la saleté*... Trois titres invitants, qui suggèrent une littérature hors des sentiers battus. Mais au bout du compte, trois romans bien trop conformistes, qui ne secouent que peu le cœur.

DE QUOI EST FAIT UN BON ROMAN ? Voilà l'énorme question que pose dès le début ce petit texte au long titre amusant, *Récit de la saleté en attendant un bon bain*, deuxième roman de la Montréalaise d'origine sud-américaine Assar-Mary Santana. Le scénario de *Récit de la saleté*... est le suivant : après avoir passé plusieurs nuits dans l'enfer d'une prison où, la corruption faisant loi, elle a été enfermée et maltraitée sans raison, Tiara, narratrice et personnage principal, aboutit à côté de la terrasse d'un chic restaurant, quelque part en Amérique latine. À une table, quatre hommes éméchés discutent politique et littérature. L'un d'eux s'insurge contre les succès d'une certaine écrivaine nord-américaine, dont les romans ne semblent servir qu'à épancher ses problèmes personnels : écriture vraisemblablement plus thérapeutique que romanesque à laquelle n'aurait jamais succombé, explique-t-on sarcastiquement, les « vrais poètes » :

Faulkner, Dostoïevski, Victor Hugo, Fernando Pessoa, Jacques Prévert, García Lorca. Ces hommes sont, eux, de vrais poètes, des écrivains honnêtes, qui connaissent leur art et maîtrisent la plume, contrairement à cette supposée écrivaine.

Et la narratrice de conclure, avant de nous raconter quelques moments personnels de son cru : « J'en ai déduit que, pour lui, le fait que le livre de cette femme s'inspirait d'éléments personnels lui enlevait toute valeur et crédibilité. »

La question, donc

Qu'est-ce qui fait la valeur d'un roman ? Question qui sous-entend celle-ci : un texte de création sera-t-il meilleur, ou moins bon, selon qu'il s'inspire de la vraie vie ou d'éléments dits « imaginaires » ?

Si les quatre hommes avaient poursuivi leur conversation, même soûls, on aurait dû en arriver aux interrogations suivantes : de quoi un roman pourrait-il s'inspirer, si ce n'est, justement, d'« éléments personnels », souvenirs vécus, anecdotes rapportées par d'autres, fantasmes, réflexions ? Ne pourrait-on penser que l'art du romancier réside

en sa capacité de travestir, de maquiller, de transposer ses visions, et de fabriquer ainsi un univers romanesque ?

Magie qui différencie les écrivains des autres écrivains. Magie palpable mais pas toujours explicable.

Néanmoins.

Ce que défend la narratrice de *Récit de la saleté*..., ce pourrait être vraisemblablement ce type de roman, comme il y en a tant, à facture biographique. Comme le sont ces trois titres choisis : *Dérápages*, *L'échappée*, *Récit de la saleté en attendant un bon bain*. Des romans sans trop de consistance. Des romans qui racontent une période, généralement assez succincte, et éprouvante, dans la vie d'un personnage. Succession d'épisodes, d'émotions superficiellement données, si elles ne sont pas elles-mêmes superficielles, et dont la qualité primordiale semble résider dans ce fait d'avoir été livrées. La façon de le faire (le style, la structure narrative, le choix de dire une chose ou de la taire, et le reste) demeurant non pas totalement dérisoire, mais pas essentielle non plus. L'essentiel : boucler son histoire, son roman-témoignage. Mieux : bouleverser quelques lecteurs.

Lorsque Assar-Mary Santana nous offre quelques épisodes singuliers de la vie de sa jeune narratrice, prénommée Tiara, on est touché, bien sûr, l'humiliation est dure, d'autant qu'il pourrait s'agir d'une histoire vraie. Mais le témoignage de la souffrance ne suffit pas. Et Tiara, comme ses compagnons, est loin d'avoir la dimension que l'on attend d'un personnage romanesque.

Comment se fait-il qu'à dix-sept ans la jeune fille soit sans famille, sans vivres ni domicile, et forcée de squatter pendant ses études à l'université ? Ces « détails », qui auraient participé à donner de l'épaisseur au personnage, sont occultés. Comme est également tenue sous silence la raison pour laquelle Tiara, que ses débuts de comédienne amènent en tournée avec d'autres membres d'une petite troupe, rentre subitement au bercail. Un conflit aurait éclaté, explique-t-elle. Mais encore...

Récit de la saleté en attendant un bon bain prendra bien quelque chair lorsque Tiara et ses compagnons d'infortune seront entraînés dans une ronde éclair de pots-de-vin, d'erreurs sur la personne et de mani-

pulations politiques, l'histoire exposant alors avec quelque originalité l'inhumanité d'un système qui assigne le pauvre et l'étranger au rôle de coupable et d'esclave, et garde le riche et le puissant sur un piédestal où on les dispense d'office de tous leurs méfaits. Mais si l'auteure montre là qu'elle sait enchaîner rondement les événements, son roman rejoint en bout de ligne le clan des histoires qui veulent se dire à tout prix et qui vont chercher l'apitoiement et l'empathie du lecteur pour une narratrice miraculée (« J'ai quitté le pays depuis longtemps pour grossir les rangs des exilés », conclura-t-elle à la toute fin) bien avant l'admiration pour un travail d'écriture bien fait.

Amour incestueux

On a un exemple un peu différent de ce type de roman à facture biographique avec le sixième titre de Lise Lacasse, *L'échappée*, dans lequel ils sont trois personnages, cette fois, à nous raconter à tour de rôle leur dure existence. Ici encore, si la narration était plus rigoureuse et inventive, sans doute pourrait-on traverser l'histoire de ce classique ménage à trois (patron-secrétaire-épouse légitime) avec enthousiasme. Mais les qualités, évidentes au début, vont cahin-caha, jusqu'à s'évanouir en fin de parcours.

Jeff, cinquante ans, ex-alcoolique, représentant d'une compagnie de vêtements pour femmes, a le ras-le-bol conjugal :

Dix ans ! Ça fait dix ans que la culotte de Dolorès traîne au pied du lit et qu'une partie de sa garde-robe encombre le salon ; cette pièce n'est habitable que lorsqu'on reçoit. Who cares ? Moi, Dolorès !

Jeff s'acquitte donc avec sa secrétaire, Feng, vingt ans, d'origine chinoise, dont l'histoire est sûrement la plus intéressante du roman. Car n'ayant jamais été l'objet des attentions parentales, Feng a été élevée par son frère aîné, avec qui elle vivait jusque-là une véritable passion amoureuse. Quittant le frère pour l'amant, Feng passera d'une relation nommément incestueuse, mais dans laquelle l'amour ne fait aucun doute, à une relation qui tient cette fois beaucoup plus de l'inceste, la domination et la manipulation qu'exerce le plus âgé sur l'autre étant totales.

Entre Jeff et Feng, c'est un fort intéressant jeu de miroirs, manifeste dans leur prénom, mais visible également dans la perception qu'ils ont tous deux de l'amour, une émotion qui n'a que peu de prise dans la réalité, qui tient de la rêverie, du fantasme jamais assouvi. Mais, à cause de cela, peut-être, le ton mordant de Jeff et la belle *incorrectitude* de ses émotions se diluent peu à peu dans des images résolument fleur bleue, odeurs envoûtantes, paysages énergisants, fantasmes d'amour éternel, et, surtout, dans les virées introspectives de l'un ou l'autre personnage, platement rendues (« J'étais assommée par la douleur mais cette douleur m'appartenait en propre et je ne la devais qu'à moi, elle me mettait à l'abri de tout autre mal. Toujours présente, elle m'empêchait de penser, elle me lavait de tout désir », etc., etc., etc.).

Lorsque le mal de vivre s'écrit dans un roman de la même façon qu'une visite chez le psy, on peut penser que ce médium, la littérature, n'a pas été bien choisi.

Sans surprises

Comme on l'indique en quatrième de couverture de son roman, Alain Borgognon est « journaliste, professeur et grand voyageur. Reporter pour la télévision, il a publié *Le cancer, entre la douleur et l'espoir* ».

Avec *Dérappages*, son premier roman, l'auteur raconte comment un reporter pour la télévision voit sa vie transformée par la rencontre d'une petite fille de huit ans atteinte de cancer.

Ce sera, sans surprises, l'histoire crève-cœur de la mort d'une petite fille et du désespoir de ses parents, du désarroi d'un médecin, du rite de passage du journaliste.

Charlotte, c'était un ange. Ces petites filles qui me touchent, me bottent le cul bien plus fort que tous les livres, tous les conseils, toutes les théories. [...] avec elles, ce sont la vie et la mort qui comptent, pas la gloire, ni le fric, ni la morale, ni tout ce qui nous coince tous les jours dans notre putain de vie.



Pas vraiment un roman, donc, autant qu'une autre petite leçon de courage et de vie. Il semble qu'on en ait toujours besoin.

Lire

pour faire durer l'instant...

Steven HEIGHTON
La rose de l'Érèbe
nouvelles traduites de l'anglais par Christine Klein-Lataud
312 pages ; 29,95 \$

Serge LAMOTHE
La longue portée
roman
206 pages ; 21,95 \$

France DUCASSE
La matamata
roman
168 pages ; 18,95 \$

À paraître :

Andrée A. MICHAUD
Les derniers jours de Noah Eisenbaum
roman
140 pages ; 17,95 \$

Jean-Paul BEAUMIER
Dis-moi quelque chose
nouvelles

L'instant même

NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS